

JULIE CHAFFORT

PORTFOLIO

2021

SHOWREEL

3 minutes d'extraits très court de films et vidéos

<https://vimeo.com/315853252>



Le travail de Julie Chaffort ne manque ni de courage, ni de générosité, avec un sens aigu des situations paradoxales qu'elle aime mettre en scène avec une élégance de funambule.

Jean-François Dumont

*Si notre imaginaire produit cette bulle de réalité dans laquelle nous vivons,
éprouvons et pensons, la démarche poétique peut, pour ainsi dire,
percer la bulle et s'avancer (comme on va à la source) vers les zones inconnues du réel,
cet insondable où nous devons encore apprendre à nous tenir debout.*

Patrick Chamoiseau – « Malgré Tout » (2021)

Il y a des œuvres qui vous affectent d'une façon si puissante qu'il en devient difficile de traduire ce sentiment et de le verbaliser avec justesse. Lorsque j'ai rencontré un film de Julie Chaffort pour la première fois, ses images m'ont arrêtée. Il s'agissait du film intitulé *Les Cowboys* (2017). La même expérience s'est renouvelée à chaque rencontre depuis. Ses œuvres m'attirent physiquement et émotionnellement. Ce que j'ai ressenti à ce moment-là, c'est une émotion identique à celle que je peux vivre face à certaines autres œuvres qui vont d'Antoine Watteau à Edi Dubien, en passant par Kiki Smith, Apichatpong Weerasethakul, Rinko Kawauchi, Frida Kahlo ou encore Pierre Huyghe. Face à l'écran, il me fallait m'assoier. Il me fallait prendre le temps de comprendre la situation présentée. Il m'était nécessaire d'expérimenter la lenteur, les silences pour entrer dans l'écosystème. Chaque film et chaque installation est une plongée onirique et sensible dans ce que Carla Hustak et Natasha Myers nomment des *écologies affectives*.

Les œuvres vidéo de Julie Chaffort présentent le plus souvent des humains hors des villes, en extérieur, à la lumière du jour. Si j'ai, d'une manière quasi immédiate, aimé la manière dont l'artiste filme les humains, ce qui m'interpelle davantage, c'est sa manière de les inscrire dans un cercle bien plus grand, celui du vivant. Elle filme avec la même intensité et le même soin un arbre, un chien, une femme, la neige, le sol, un cheval, le vent dans les cheveux comme dans les herbes hautes, les étendues d'eau et tous les corps qui peuplent Gaïa, « une actrice, celle qui joue chacune de nos vies et à l'inverse le personnage que chacun de nous s'efforce d'interpréter. »

Lors d'une conversation, Julie Chaffort m'a confié avoir découvert que les nuages bougent dans le ciel à l'âge de huit ans. Assister à la course des nuages poussés par les vents reste un moment d'émerveillement. Au même âge, elle passe de l'obscurité à la lumière. Elle s'installe à la campagne, se promène avec ses chiens, contemple les champs en étendue. Elle fait l'expérience de l'espace et de l'inconnu. C'est peut-être à ce moment-là qu'elle réalise que l'extérieur, c'est la vie et c'est le temps. Progressivement, elle prend conscience des connections et de l'interdépendance qui existe entre les êtres et les éléments. En ce sens, l'artiste opère des déplacements qui participent d'une déconstruction de l'éternelle opposition fabriquée entre la Nature et la Culture. Un conflit généré par la pensée moderne occidentale pour placer les humains à l'extérieur du concept de nature. Assignés à l'observation, à l'exploitation, à la colonisation et à la destruction de ce qui se résume à une simple ressource, les humains prennent le dessus et dominent la matière du monde. « Il faut du courage pour délaisser le vieux confort mental et endurer cela. »

Julie Chaffort fait exploser cette vieille opposition au profit d'une puissante réconciliation : les humains, les végétaux, les arbres, l'eau, le ciel, la neige, les herbes hautes, la lumière, le vent, les animaux, la pluie, le feu agissent dans un même lieu, celui du vivant. L'artiste adopte un soin particulier pour filmer cet écosystème où chacun non seulement y joue son rôle, mais aussi affecte la présence des autres. Nous assistons ainsi à des scènes inédites qui bousculent joyeusement et poétiquement nos imaginaires encore pétris de cette opposition limitative.

Des situations jaillissent. Comme sorties de nos rêves. Elles ne sont pas toujours confortables. Les corps sont parfois mis à l'épreuve à l'intérieur d'un espace-temps qui nous semble infini et où s'entrecroisent l'étrange et l'enchantement. Chaque rencontre est insolite : un homme en costume marche dans l'eau gelée d'un lac ; un chasseur joue du piano dans un bois ; une femme danse le flamenco en bravant la puissance du vent ; une autre, plus âgée, est vêtue d'un manteau de fourrure, les yeux plissés, elle lutte aussi contre les rafales d'un vent froid ; une meute de personnes augmentées de déambulateurs avance dans une forêt enneigée ; un cheval apparaît entre les arbres, il est immobile et silencieux ; des moutons voguent, pattes liées à une barge ; des humains, seuls ou en couple, apparaissent, immobiles et silencieux dans la forêt, leurs vêtements brûlent par endroit ; une femme chuchote à l'oreille d'un cheval. Les corps, humains et non humains, y sont vulnérables, mystiques, libres et perceptifs. Chaque situation semble provenir ou s'échapper de nos imaginaires les plus secrets. Julie Chaffort met en scène et en œuvre une poésie invisible ou à peine perceptible. Elle nous immerge dans la vie, les vies entremêlées d'un écosystème en mouvement perpétuel et qui atteste de « la jouissance d'être vivants avec d'autres ».

Le langage humain se fait entendre de temps à autre. Il ne prédomine pas. Ce sont les chants, les signaux et les musiques du vivant qui articulent la relation entre les corps, entre les présences visibles et invisibles. Le chant des oiseaux, celui du vent ou encore des arbres. La musique d'une fanfare, celle du piano ou celle du cor. Les cris et les silences. Les souffles et les respirations. Les murmures et les frémissements.

Julie Chaffort nous donne à écouter et à apprivoiser une langue commune. Une langue plurielle qui manifeste les besoins irrépressibles de s'exprimer, de communiquer, de s'affecter les uns aux autres par nos corps sonores.

Les sonorités, le soin et les énergies qui émergent des images, la sensibilité des relations entre les êtres, la fabrication de langages singuliers, de silences expressifs – c'est l'ensemble de ces éléments qui m'affecte profondément. Je ne fais pas ici référence à la profondeur par hasard ou par excès d'émotion.

Les œuvres de Julie Chaffort réveillent une mémoire inscrite dans nos chairs, elles remuent quelque chose d'ancestral, d'indicible et de fondamental - quelque chose qui va bien plus loin que les limites de nos propres corps. Quelque chose qui nous dépasse et qui participe d'un chant commun. Peut-être le bruissement d'un « passé ancestral qui fait de chacun de nos corps une portion limitée et infinie de l'histoire de la Terre, de l'histoire de la planète, de son sol, de sa matière. »



Photographie de tournage

L'ODEUR DES FAUVES EN NOUS

Film, Couleur, Son Stéréo, 52 min, HD - 2021
Production : Bordeaux Métropole, FIFFAC

extrait: <https://vimeo.com/617129968>

Have I doubt when I'm alone
Love is a ring, the telephone
Love is an angel disguised as lust
Here in our bed until the morning comes.

Patti Smith – Because the night (1978)

L'odeur des fauves en nous. L'œuvre s'inscrit dans la démarche assurément poétique de Julie Chaffort qui imagine et fabrique des situations relevant de l'instant magique. Les ingrédients sont le vivant, le chant, la musique, la visibilité de corps contraints à une trop grande discrétion. Au cœur de ces situations aussi fascinantes que troublantes, Julie Chaffort filme les relations qui existent entre les terrestres (l'ensemble des êtres vivants, sans hiérarchie), les éléments (eau, terre, air et feu), les voix, les sons et les musiques qui prolongent les corps. Le chant des oiseaux, la voix d'une humaine, la puissance d'une chorale, le rôle du vent. Les animaux (humain.es compris.es) interagissent avec ferveur et tendresse avec les arbres, la neige, les rivières, les sols. Pensées comme des scènes refuges où les corps existent librement, exultent et s'expriment, les œuvres réveillent des émotions et des sentiments profondément inscrits dans nos chairs terrestres : l'attention, l'inquiétude, l'écoute, l'amour, la perte, la sensibilité, l'absence, la jouissance, la vulnérabilité ou encore le réconfort. Un ensemble d'états qui nous attache les un.es aux autres et qui rythme les cycles d'une longue métamorphose commune aux êtres visibles et invisibles qui peuplent le vivant. (...)

Julie Crenn



L'ODEUR DES FAUVES EN NOUS,
photographies de tournage



Photographie de tournage

MORNE

vidéo, couleur, son stéréo, 22 min, HD - 2021
Production : CNAP, Station Culturelle - avec Isabelle Duthoit

extrait : <https://vimeo.com/665705187>

Pensée dans la continuité de l'œuvre Printemps filmée en 2020 dans la forêt de l'île de Vassivière dans le Limousin, Morne (2021) a été réalisée à la Montagne Pelée à La Martinique. D'une île vers une autre, un dialogue étrange s'installe entre deux situations. Au silence des corps enflammés errant dans la forêt, une femme solidement ancrée dans le sol du morne martiniquais entame des chants (méta)physiques.

Ses yeux sont fermés. Son corps est concentré. Il ressent. Lentement. A la fois vulnérable et enraciné, il se laisse affecter par le milieu dans lequel il s'inscrit en conscience. Il danse. Lentement. Il perd son identité humaine. L'être danse avec le vent, avec la végétation. Il respire le lieu pour être accueilli. Il est en alliance. Il avale la brume.

Il entre progressivement en connexion avec les éléments. Le râle profond des roches souterraines se transforme peu à peu en un cri puissant. Il dépasse l'échelle humaine. Il est le cri de Gaïa. Une immensité qui se propage par-delà le temps et la géographie. Il déclama un chant chthonien. Il est le cri du morne lui-même, ou bien celui du sol, du ciel, de l'océan, des oiseaux ou de la brume. Des esprits du lieu.

Chassée par les vents, la brume est de passage, elle génère des cycles. Elle participe d'une métamorphose constante. Julie Chaffort nous invite à prendre physiquement conscience du temps long du vivant. Elle nous invite à ralentir pour ressentir. L'être se remplit des voix du morne et des éléments pour devenir le vecteur d'un chant polyphonique, celui d'un appel au vivant.

Julie Crenn



Photographie de tournage

A LA FOLIE

Film documentaire, 52min20, HD, couleur, son stéréo - 2021

Production : ESTA CATARTOIS, DRAAF, DRAC, Région Centre / avec toute l'équipe du CATARTOIS

extrait: <https://vimeo.com/665704194>

A la folie est un film documentaire réalisé lors d'une résidence mission à l'ESAT CATARTOIS à Dainville dans le Nord Est de la France.

L'artiste a fait participer toute l'équipe du CAT : travailleurs, moniteurs, éducateurs, personnels soignants, techniciens, direction. Mis en scène dans leurs lieux de travail, chaque participant se livre à la caméra de manière sensible et inédite.

Se laissant aller à la musique qui les environne, ils dansent, chantent, jouent du *air violon*, se regardent, se touchent, se parlent.

Le spectateur découvre alors cet établissement et les personnes qui y travaillent, sous un regard d'amoureux empreint de poésie.



Photographie de tournage

GRENADE

Installation vidéo, durée variable, HD, couleur, son stéréo - 2020 / Production : FRAC MECA Nouvelle Aquitaine

Je suis née un lundi 19 avril 1982 à 23h30 à Niort.

Je fête alors aujourd'hui mes 38 ans en confinement.

Cet appel à projet est un cadeau, un prétexte pour créer en ce temps en suspension, un tremplin pour sortir de la torpeur, une porte pour sortir de chez moi et de me questionner face à cette situation. Où en sommes-nous ? Le ton est donné : là, juste derrière ma porte se trouve ce no man's land que j'aime tant dans les paysages qui m'animent.

Il vient de se créer en quelques semaines une de ces villes désertées que je n'ai jamais pu filmer, faute d'avoir pu y aller... voilà que ma propre ville est devenue elle aussi presque sans vie, immobile, nue.

Il est temps maintenant, après le choc et la stupeur, de sortir et de mettre en scène dans ce paysage hors du temps.

Aujourd'hui, j'ai demandé à mes amis comédiens, musiciens, performeurs, artistes d'aller dans la rue, en bas de chez eux et de performer un son, une musique, un chant, une danse, un geste qui correspond à leur confinement. A l'aube, sur mon vélo, je partirais à la conquête de la ville, telle une clandestine munie de ma caméra, mon trépied et mon micro pour glaner ce qui reste de nous, ici, dans la ville.

Faire vibrer l'étincelle de vie et d'artiste en nous, d'éclairer ce qui est caché derrière ces portes, la pulsion de vie qui est bien présente dans les corps, les voix et les sons. De faire de l'immobile, un moment joyeux partagé – même de loin - de faire de ce temps en suspension qu'il résonne dans les murs et que cela vienne jusqu'à nos fenêtres et nos yeux fatigués.

Monsieur Gadou, Caroline Melon, Bénédicte Chevallereau, Alice Fahrenkrug, Lucie Chabaudie, Aurore Aulong, Olivier Villanove, Cyrielle Bloy, Coline Gaultot, Caline Delhem chanteront un karaoké, joueront de la guitare, entameront un pas de danse folklorique vendéen, déclameront des textes de Maurice Blanchot et de Tarjev Vesaas, resteront immobile dans l'espace public qui les entoure à accepter la durée dans laquelle nous sommes plongés, ... La contemplation, le temps, l'endurance, l'attente.

Faire constat d'un état de vie, d'un moment unique seul mais à plusieurs.



Photographie de tournage

PRINTEMPS

Vidéo, 7min40, HD, couleur, son stéréo - 2020
avec Bénédicte Chevallereau et Jérôme Henry

Production : Mécènes du Sud Montpellier-Sète, avec le soutien à une recherche/production artistique du Centre national des arts plastiques » et le Centre International d'Art et du Paysage de Vassivière.

extrait : <https://vimeo.com/661599849>

PRINTEMPS aborde les notions de mémoire, de sacrifice et de folie, que Julie Chaffort a pu découvrir dans des images d'archives ou d'actualités de personnes s'immolant. Ces êtres pourraient être des protagonistes de la mythologie grecque, de ceux narrés par Ovide qui connaissent des morts dramatiques mais finissent par se transformer, apaisés, en élément du vivant : un arbre, un rocher ou un animal, et trouvent ainsi une autre naissance, une nouvelle éclosion, à travers cette transformation.

Ces êtres, seuls, errent dans des paysages désertés par les vivants : des forêts brumeuses et pluvieuses baignées d'une lumière d'aube annonçant la venue d'un jour nouveau, mais aussi d'un nouveau supplice par le feu.

Condamnés à se répéter tel Sisyphe et son rocher, ces personnages sont pris dans un mouvement de boucle infinie, miroir d'une folie et capable, d'une certaine manière, de redonner vie à ceux qui ne sont plus.

Le titre, PRINTEMPS, saison du renouveau, renvoie à cette possibilité sans cesse régénérée d'une nouvelle vie que connaissent ces personnages, mais aussi à la faveur révolutionnaire d'où est né leur feu.



Photographie de tournage

VUCIJAK

installation de 4 vidéoprojections, HD, couleur, son stéréo - 2020
extraits : <https://vimeo.com/665810655>

« Septembre 2019, Prnjavor – Bosnie serbe.
Haras de Vucijak – créé en 1945 – seul élevage de lippizans de Bosnie.

C'est la deuxième fois que je viens dans ce haras. Ici, parmi les ruines de plusieurs bâtiments, se dresse une étable sinistrée. S'y trouvent une cinquantaine d'étalon lipizzans semi sauvages, placés dans des boxs, les uns à la suite des autres, des plus vieux aux plus jeunes.

La lumière dans l'étable est rare mais douce. Ils vivent dans le noir.

Puissants et fragiles, on devine leur sauvagerie, leur fêlure et leur éclat.

Craintifs et peureux, ces chevaux ont subi pour la plupart des mauvais traitements dus au manque de moyens financiers des différents propriétaires successifs. Durant des années, ce haras n'a eu aucune subvention, vendant au prix de la boucherie quelques précieux spécimens pour nourrir les autres. Grâce aux dons et au soutien de quelques passionnés étrangers, il a pu subsister. Il a été racheté par l'état de la république Serbe et fait partie depuis cette année du patrimoine mondial de l'Unesco.

Depuis quatre ans, la chuchoteuse Helen Green vient à Vucijak, accompagnée de son binôme allemand nommé Zucker, pour apprendre aux hommes à communiquer d'une manière douce et confiante avec le cheval sans user de violences. Cette année, elle a eu l'autorisation de venir avec un groupe d'étudiants qu'elle forme. J'ai pu ainsi l'accompagner.

Face à l'animal, si nous oublions de passer par la force, l'homme devient vulnérable, ne pouvant tricher, se devant d'être sincère pour établir un lien solide avec le cheval. Optant pour la fragilité, oubliant la dureté, quelque chose se produit. Les yeux dans ceux de l'animal, on tente de dialoguer, osant approcher la main, risquant une caresse, peut-être même d'approcher le corps entier.

Avec du temps, de la patience et du travail, l'horizon se dégage alors et le possible advient, un dialogue s'établit. La bête n'est plus une proie.



VUCIJAK 2020
images extraites des vidéos



vue d'une partie de l'installation au palais épiscopal de Béziers

KONJ

Installation d'une dizaine de petits chevaux mécaniques en plastique - 2020
Produit par les Musées de Béziers et Mécènes du Sud

« La veille de notre départ, s'est dressé un marché sur le terrain vague en face de notre hôtel.
J'y suis allée faire un tour avec Bénédicte.
Au milieu des allées clairsemées d'objets d'un autre temps, de cochons et de poulets ; il y avait ce vendeur présentant sur son étal un seul jouet : un petit cheval orange mécanique attaché par une liane faisant le tour de son piquet et ce, indéfiniment.

Sisyphes, encore.
Cette absurdité.
Tellement semblable aux chevaux du harras de Vucijak.

Même les jouets manquent de liberté. »

MOUVEMENT

magazine culturel indisciplinaire



Julie Chaffort, Vucijak (capture), installation vidéo, 2020 © D. R.

Critiques Art contemporain

Par Orianne Hidalgo-Laurier publié le 24 sept. 2020

PRINTEMPS

Symbole de liberté, annonciateur de l'Apocalypse ou noble monture, le cheval fascine. Qu'aurait-il à nous dire aujourd'hui des hommes et de leur folie ? L'artiste-vidéaste Julie Chaffort en fait le protagoniste de son exposition Printemps dans l'ancien tribunal de Béziers. Un témoin éclairé qui observe ses « maîtres », sans autre jugement que sa présence silencieuse.

« Tribunal de Grande Instance » : le panneau sur le fronton du futur haut-lieu des Musées de la Ville de Béziers n'inspire pas confiance. Qu'il soit désaffecté et rebaptisé « Palais Épiscopal » en référence à la fonction première de ce bâtiment historique qui jouxte la cathédrale n'y change rien : un palais de justice, on n'y entre jamais de gaité de cœur. Mais un chant d'oiseaux nous tire de ces pensées de mauvais augures, à peine franchi le seuil. Une odeur d'humus prend les narines, nous guidant à travers la semi-obscurité des lieux. L'herbe a envahi le sol de la salle des pas-perdus, des troncs gisent devant une grande cheminée en marbre. Comme tombé du ciel, un immense écran barre l'espace, ouvrant sur une forêt verdoyante un jour de pluie. Une langue de brume s'insinue lentement dans l'image et s'enroule autour des arbres. Des silhouettes humaines la traversent, paisibles malgré les flammes qui lèchent leurs vêtements. Ces âmes errantes fuient-elles quelque catastrophe urbaine ou font-elles partie du bestiaire de créatures merveilleuses peuplant les forêts ? Sont-elles des messagers de l'Apocalypse ou des martyrs, après un geste ultime de protestation ? Le cheval qui les observe sans broncher, tapis dans les fougères, se contente de renforcer l'inquiétante tranquillité de la scène sans donner de réponse. Julie Chaffort connaît bien ce sentiment, pour avoir tourné dans les forêts nombre de ses vidéos, la figure animale y étant quasi omniprésente. Pour l'artiste, le cheval est le « témoin privilégié de quelque chose que l'on arrive plus à percevoir en tant qu'humain ». Un témoin qui s'avère le protagoniste de son exposition, un leitmotiv dans une partition tragi-comique nous menant d'un univers « intemporel » et obscur propre aux contes à celui, désenchanté, d'un manège de jouets en plastique exposés en pleine lumière. Dans un mouvement à contre-courant, plus on avance vers la clarté, plus on glisse dans une folie latente.



La bête humaine

On quitte le cocon troublant et féérique de Printemps pour revenir dans l'univers froid et rationnel de la justice des hommes : la salle d'audience. Les rangées de bancs en bois, la barre des accusés, le podium de la Cour avec, à sa droite, le box réservé à la partie civile et à sa gauche, celui réservé aux accusés : tout est resté en l'état. Quatre vidéos sur grands écrans ont remplacé les acteurs traditionnels du procès : du statut de témoin, le cheval occupe désormais simultanément la place du prévenu et celle de la victime. Depuis la place des juges, laissée à disposition des spectateurs, on observe des chevaux enfermés dans le haras à l'abandon de Vucijak, perdu dans les plaines de Bosnie-Herzégovine. Dans la pénombre des écuries délavées, Julie Chaffort filme caméra à l'épaule ces étalons, de la noble race des lizzipans, destinés pendant des années à être vendus au prix de boucherie, faute de ressources. Mise aux fers, bridée, leur sauvagerie, favorisée par des années de mauvais traitements, vire à l'aliénation menaçante. Pourtant, c'est bien de la tristesse et de la crainte que l'on croit déceler, à la faveur de plans rapprochés, au fond de leurs yeux et dans les palpitations de leurs pelages. Des sentiments sans doute similaires à ceux qui assombrissent les visages de leurs geôliers humains. La bête tourne en rond, le balayeur aussi. Les mouvements de caméra, d'avant en arrière, parfois fébriles, traduisent les oscillations du rapport de confiance entre l'homme et la bête, rompu par la pénurie, la guerre qui opposa les Serbes, les Croates et les Bosniaques – encore taboue –, et la modernisation à marche forcée de ce jeune État. Pendant deux ans, Julie Chaffort a suivi jusque là-bas Helen Green, une « chuchoteuse » chargée « d'adoucir le cœur des hommes pour adoucir celui des chevaux » : « Au fur à mesure que tu avances puis recules, une connivence s'installe. La manière de dialoguer entre les hommes et les chevaux se construit à travers le comportement, un contact se noue dans la douceur et la fragilité. Quand tu es face à l'animal, tu ne peux pas tricher, être dans des stratégies de séduction », explique l'artiste encore marquée par l'humilité du chef bosniaque face à l'un de ses étalons.



Tristes jouets

Dans cette salle d'audience, électrisés par une tension menaçante qui touche au sublime, il n'est plus question de verdict, de condamnation ni même de réparation, mais de guérison – notion peu prisée dans le système punitif français. C'est alors que l'on tombe nez à nez avec une dizaine de petits chevaux en plastique orange, chacun attaché à un petit pilier, tous occupés à en faire mécaniquement le tour, comme autant de forçats. Leur balai bourdonnant dessine d'éternels cercles sur le parquet poussiéreux de la bibliothèque du tribunal. De temps en temps, l'un d'eux s'échoue sur le flanc, continuant de brasser vainement l'air. La bride d'un autre cède, laissant le jouet s'échapper en ligne droite avant de percuter un mur ou l'un de ses dociles congénères. À la charge du spectateur de le remettre ou non aux fers. « Une tristesse s'est emparée de moi, raconte l'artiste qui a trouvé le premier exemplaire sur un marché non loin du haras de Vucijak. Même les jouets manquent de liberté. » On lève les yeux, histoire de trouver une raison, même infime, à ce cycle infernal qui veut qu'à chaque signe de délivrance dans une œuvre, une forme de châtiment resurgit dans celle qui suit. Après tout, n'est-ce pas la leçon fondamentale des mythes grecs ? Sisyphes et son rocher qui dégringole éternellement de la montagne, Prométhée et son foie qui repousse à chaque fois que l'aigle le dévore, tous deux condamnés à l'absurde, l'un pour avoir refusé de retourner parmi les morts, l'autre pour avoir volé le « feu sacré » aux maîtres olympiens. Au mur, la photographie d'un corps les pieds dans l'eau, la tête complètement prise dans les flammes achève de nous déconcerter : de quelle punition ou révolution le feu est-il cette fois le signe ?

Julie Chaffort, KONJ, vue de l'exposition au Palais Épiscopal de Béziers. p. D. R.

Rarement une exposition d'art contemporain n'aura su s'intégrer avec tant de finesse dans un décor patrimonial aussi chargé que celui-ci, qui plus est dans une ville connue pour son maire d'extrême-droite. C'est la première d'envergure qu'accueille officiellement la municipalité grâce à un partenariat entre le réseau Mécènes du Sud-Sète, dont Julie Chaffort a obtenu une bourse en 2018, et les Musées de la Ville de Béziers. Dans quelques mois, l'édifice sera entièrement rénové pour accueillir les collections des Beaux-Arts, d'ethnographie et d'Histoire naturelle. Dans la parenthèse qu'ouvre Printemps, il n'est plus vraiment question de faire de l'art contemporain un bouc émissaire ou un cheval de bataille idéologique, mais de laisser une œuvre complexe faire son chemin dans des imaginaires ne lui sont pas forcément acquis.

> Julie Chaffort, Printemps, jusqu'au 31 octobre au Palais Épiscopal, Béziers



Photographie de tournage

PADOUT / durer, endurer, persister, résister

3 vidéos diffusées en double projection.
durée totale 28 min. - 16/9 – HD – Pal – couleur - son stéréo – 2020
production: association La Fourmi-e

Endurer l'effort
Endurer le temps

Des danseurs de fisel dansent sans s'arrêter, à en perdre haleine pour entrer dans une sorte de transe ; des lutteurs de gouren se battent dans un lac, endurant le poids des vêtements alourdis par l'eau et s'adaptant au sol instable qui se dérobe sous leurs pieds; Dans une eau gelée d'un lac au petit matin, une rugby woman plaque un homme qui chante une chanson d'amour à chaque fois que celui ci se met à prononcer un mot. Tenaces, résistants, solides, chacun tient inlassablement son rôle sans flancher, poussant les limites au delà, se surpassant, jusqu'à épuisement.



Photographie de tournage

DE L'AUTRE CÔTÉ

Vidéo - 8 min28 - HD - Pal - 16/9 - 2019 - France

avec Bénédicte Chevallereau

Production : Région de la Loire, Communauté de Communes du Pays de la Châtaigneraie

À la tombée du jour, une femme immergée dans une eau glacée, raconte la bataille sanglante entre deux hommes qui se déroule dans une rivière.



Photographie de tournage

LÉGENDES

Film - 43 min – HD – Pal – 16/9 -2019 - France

Production : Région de la Loire, Communauté de Communes du Pays de la Châtaigneraie avec la fanfare "Les Blés d'Or" et l'orchestre "OVIA", Peter Notebaert, Bénédicte Chevallereau, Antoine Roux-Briffaud, Adriano Coletta, Yasmin Bau, Venissa Gueret, Alain Chatevaire, Franck Brotreud, Thierry Saunier

SELECTION FID MARSEILLE 2020 – Compétition française et CNAP

Bande annonce du film : <https://vimeo.com/312503154>

Julie Chaffort nous embarque dans une variation de motifs abordés dans ses précédents films. « Légendes » est une galerie de tableaux, une série de plans fixes où des figures immergées dans un paysage aquatique s'animent pour conter, chanter, jouer de la musique ou danser. Une façon de musée chantant, qui n'a rien à envier au music-hall, à ciel ouvert.

A l'entrée de sa galerie, Julie Chaffort a fabriqué un tableau d'Histoire, portrait équestre d'un chevalier en armure dont la monture est tenue par un écuyer, devant le paysage intemporel d'un lac bordé d'une falaise. Le diable gît dans le détail. Dans les films de Julie Chaffort, le diable, c'est l'humour. L'anachronisme d'une basket bleue crève la solennité du tableau. Le soin mis à la composition, à l'agencement des costumes, aux postures hiératiques, à la scansion par le chevalier, d'un texte de Pascal Quignard évoquant l'entrée dans l'hiver de l'humanité après le péché originel, voilà tout chahuté par ce détail saugrenu. La beauté du lieu, du texte et de l'image ne sont pas altérées par le rire : le comique, ici, dépouille la nature des enjeux de sublime et la rend à la légèreté de ses feuillages, aux gambades de ses ruisseaux, aux cacophonies de sa volière.

Mais, dans ces tableaux incongrus, au-delà de l'humour, il s'agit de nostalgie et de déférence, aux lieux et à ses habitants : une réponse à leurs invitations. Les rivières sont des scènes faites pour la dérive d'une cantate, les lacs pour des envolées discursives. Les plateformes des ferrys sont faites pour accueillir des fanfares qui mêlent leur joyeux boucan bigarré et désuet à celui des moteurs. Cette nature, émancipée du sérieux, accueille avec bonheur la générosité et la noblesse du geste amateur.



LÉGENDES,
photographies de tournage



Photographie de tournage

BANJOLITO

Film - 32 min – HD – Pal – 16/9 - 2019 - France

Production : IDDAC, Ligue de l'enseignement, Semaine de l'art

Film réalisé dans le cadre de la résidence Paysage en mouvement -Médoc, cœur de presqu'île.

avec Monsieur Gadou, Segundo Cimbri, Nicole Chaise Lépine, Serge Domens, Michelle Saintout, Lucien Bressan, Nicole Rayssiguier, Serge Arriessé

« Il est aussi question d'errances, de rencontres et de trajectoires croisées dans *Banjolito* (2019, 32'17"), court métrage réalisé par Julie Chaffort (née en 1982, vit et travaille à Bordeaux) dans le cadre d'une résidence dans le Médoc. Mettant en scène un road-movie décalé sur fond de paysages girondins qui se transforme parfois en drive-in, l'artiste réalise une série de portraits grotesques – entre le rire et les larmes – qui s'incarnent dans des monologues intérieurs aux dispositifs d'énonciation multiples et variés puisés dans un répertoire littéraire de l'errance (Marguerite Duras, Alejandra Pizarnik, Paul Auster & Mark Z. Danielewski). Auto-stoppeur et ménestrel, le personnage du musicien dont on suit les pérégrinations constitue la figure centrale du film et fédère les récits. Il est le point de rencontre des trajectoires, des perspectives et des points de vue qui se croisent, et se déplace – sur terre puis sur mer – à bord de véhicules qui deviennent progressivement de véritables acteurs du film, de la pensée et de l'imaginaire en mouvement. Entre remémorations, répétitions, contemplations, introspections et projections, chaque séquence, chaque trajet-portrait, offre une vision du monde – extérieure et intérieure – qui interroge l'absurdité de la vie et de la condition humaine, non sans une forme de sagesse populaire. À cela, Julie Chaffort associe une réflexion sur les relations entre langage et silence ainsi que sur le rôle de la musique de film dans la construction d'un récit polyphonique qui met en scène des phénomènes de reconnaissance par la vue, la parole et la mise en récits. »

Eric Degoutte



Photographie de tournage

SUMMERTIME

Film de fiction – 24 min – HD – Pal – 16/9 - 2019 - France

Production: DRAC Nouvelle Aquitaine, CGET, Région nouvelle Aquitaine, Conseil Départemental de Gironde, IDDAC, Ville de Bordeaux, ECLA, Métro, La banque alimentaire

« Summertime » a été réalisé dans le cadre de la résidence 'Convoi Exceptionnel' organisé par Bruit du Frigo. 'Convoi Exceptionnel' aménage une rencontre entre deux groupes de personnes, deux territoires et deux artistes. Ils ne se connaissent pas, ils n'ont sans doute jamais visité l'autre territoire, mais ils vont ensemble s'inviter à le découvrir. Ce film a été tourné durant les 5 jours de voyage à travers 3 lieux avec une trentaine de personnes.

Des personnes qui ne se connaissent pas jouent le jeu de partir ensemble pendant 5 jours et de tourner dans un film sans scénario préétabli. Chacun tiendra son propre rôle, vêtu de costumes choisis par la réalisatrice et fera ce qu'il sait le plus difficilement faire: être lui-même. Portraits de familles, blagues, danse en roller, chants et situations incongrues se dévoilent au spectateur sous le regard d'un cheval tranquille et bienveillant.



Photographie de tournage

HUNT

Film – 33 min – HD – Pal – 16/9 – 2018 - France

Réalisé dans le cadre d'une résidence de co-création à Nekatoenea avec des jeunes en situation de rupture et des habitants du pays basque.

avec le club de boxe de Bayonne, Josh Smith, Antoine Roux-Briffaud, Jeanne Crouaud, Jérôme Baëlen...

Production : Fonds de dotation Inpact, DRAC Nouvelle Aquitaine, Nekatoenea

HUNT a été réalisé avec des adolescents en situation de rupture et des habitants du pays basque pendant une résidence d'artiste sur le domaine d'Abbadia à NEKaTOENEa.

Entre fiction et réalité, le film nous plonge dans un univers peuplé de monstres géants qui chantent et qui taxent des clopes, de boxeurs qui tentent de ne pas prendre de coups, de jeunes qui plongent dans un océan glacé, d'autres qui restent immobiles, d'une chèvre qui scande des chants chamaniques et des danseurs de hip-hop qui dansent dans des forêts pluvieuses...



HUNT,
photographies de tournage

Huit personnages en quête d'auteur

par Camille Paulhan

Figurant.

Personne chargée de tenir un emploi secondaire, généralement muet, et, le plus souvent, dans un groupe tenant le même rôle. Par analogie Personne qui, dans la société, tient un rôle dont l'importance

Ce qui caractérise le plus le travail de Julie Chaffort, c'est le refus des figurants. Même ceux qui nous tournent le dos, ceux qui marchent trop loin pour que l'on distingue leurs traits ou ceux qui se dissimulent derrière les fougères, ceux qui apparaissent masqués ou ceux qui conservent le silence, tous ceux-là sont des personnages et non des figurants. Et même le buisson aux reflets roux, qui rampe sous la pluie.

Saint Christophe

Si l'on en croit les textes, Christophe est un géant plutôt effrayant, mesurant – si mes conversions hasardeuses sont exactes – un bon six mètres de haut. En quête d'un prince puissant, il rencontre un roi, avant de se rendre compte que ce dernier craint le diable. Le voilà dès lors à se mettre en quête du diable, avant de se rendre compte que celui-ci craint le Christ. Devenu passeur fluvial, il entreprend un jour d'aider un petit enfant à traverser la rive. Ce dernier sur les épaules, il entre dans l'eau mais la pesanteur de l'enfant se fait intolérable. Il tient bon, et comprend après être amené son passager à bon port qu'il a transporté le Christ et à travers lui, le poids du monde.

C'est vrai, le Christophe de Julie Chaffort n'est pas effrayant, tout de noir vêtu et les pieds fermement fichés dans le sol. Mais on l'entend distinctement souffler à celui qu'il porte : « Tu veux bouger en haut ? Moi je tiens. » Si l'homme ploie légèrement, c'est pour mieux permettre à celui qu'il porte sur ses épaules de se mouvoir, sans jamais perdre de vue cette idée : porter l'autre, c'est aussi en effet lui interdire de tomber.

Cassandre

Il n'a pas peur de le répéter. Plus de quatre-vingt fois en quelques minutes seulement : il faut partir, le laisser tranquille, fuir le plus vite possible. Il le répètera sans trêve s'il le faut, il ne s'épuiserait pas. Trop peur de finir comme Cassandre, qu'on ne croyait pas. On le menace, pourtant : s'il continue, on le chatouillera.

La petite sirène

J'ai cru un temps que cette femme qui chantait une ariette délicate de Debussy, enveloppée dans une peau animale, assise sur le sable humide, pouvait incarner pour ce texte la petite sirène. Mais à bien relire le conte d'Andersen, je dois me résoudre à l'évidence : les airs mélodieux sont le fait des filles de l'air. La petite sirène, c'est le jeune homme qui se tient en face d'elle, avec sa parka bleue et orange. Car dans le conte, l'héroïne renonce à la clémence cruelle de la sorcière en refusant de tuer le prince : ce faisant, elle accomplit un véritable acte d'amour. Il faut observer le tremblement de la main droite de notre petite sirène en parka à l'écoute du chant, l'échange de regards, une certaine pudeur dans le silence qui suit.

Le buisson ardent

C'est un drôle de buisson ardent, dont les flammes que l'on imagine majestueuses auraient brusquement été mouillées par une pluie que l'on devine dans le crépitement des feuilles. C'est un buisson ardent modeste, qui se met en quête de sortir du cadre, de ne surtout pas attirer l'attention sur lui, de se fondre dans le paysage.

Bartleby

Lui, il préférerait ne pas. Il l'a dit : il ne veut pas être là, d'ailleurs, il l'avait déjà dit. Il demande si cela durera encore longtemps, il répète s'il le faut : non, il ne veut pas être là. Il est poli, précise-t-il. Les moutons, le paysage, il s'en fiche, il ne veut pas participer au film. Non, non, vraiment, il ne coopérera pas. Trop tard, a-t-on envie de dire.

Les laminak

Personne ne semble s'accorder sur un point pourtant en apparence capital : ce à quoi ressemblent les laminak du pays basque. Pour certains, ce sont des êtres masculins, semblables à des lutins velus, pour d'autres des êtres féminins, mi-femme mi-animal, aux pieds de poule ou queue de poisson. La différence est de taille. On concède toutefois une caractéristique commune à tous les laminak : ils vivent près de l'eau, sortent la nuit des souterrains où ils vivent et n'apprécient guère la lumière du jour, qu'ils fuient le plus possible. Se pourrait-il que l'on tienne là une définition en creux de l'inquiétant état d'adolescence ?

Sœur Anne

J'étais tellement atterrée, enfant, de découvrir que cette pauvre Anne se trouvait incapable de porter secours à sa sœur autrement qu'en jetant un œil distrait du haut de la tour. Plus tard, j'ai trouvé ce personnage non agissant plus poétique que bêtement inactif, en comprenant que le regard était aussi une action. Ici, les figures de l'attente ne manquent pas : droit comme un I, les mains dans les poches derrière les danseurs, ou postés tels des vigies face à la mer, ou encore les bottes plongées dans une mare bien lisse.

Le virevoltant

Le virevoltant, c'est le personnage qu'on oublie systématiquement de mentionner dans les génériques de fin des westerns américains. Pourtant, cette petite plante sous forme de boule de poussière apparaît sur tant de plans désolés, traversant l'écran avec lenteur. C'est toute la grâce du film de Julie Chaffort de nous rappeler que chaque détail est signifiant : les frottements que les gants des boxeurs produisent quand ils s'entraînent à ne pas prendre de coups, le rythme doux des gouttes de pluie dans les arbres de la forêt, les gestes de goéland dans les violents rouleaux océaniques pour continuer à résister.



Photographie de tournage

HUNT

Vidéo – 8 min – HD – Pal – 16/9 - 2018 - France

avec Antoine Roux-Briffaud

Réalisée dans le cadre de la résidence de co-crédation à Nekatoenea, Hendaye.

Production : Fond de dotation Inpact, DRAC Nouvelle Aquitaine, Nekatoenea

Un « homme -fougère » se déplace dans une forêt sous une pluie battante.



Photographie de tournage

LES COWBOYS

COLLECTION SEINE SAINT DENIS - VILLE DE PANTIN
SELECTION FID MARSEILLE 2017 – Histoire de portraits

Film – 30 min – HD – Pal – 16/9 - 2017 - France

avec Jérôme Baëlen, le CHVS de l'Agenais et le foyer Beloujan

Réalisé dans le cadre du programme « Ecriture de lumière » initié par le FRAC Aquitaine et dans le cadre du Prix du Pavillon / Jeune Création.

Production : Est Ensemble / Pollen, artistes en résidence

Des personnes handicapées jouent les rôles de quelques cowboys héroïques. Le rythme de leur vie se confond avec celui d'un western américain, il s'empare des marais secrets et des chevaux qui, juste à côté, semblent attendre on ne sait quoi. Malgré la torpeur du soleil, nos cowboys contemporains, aux armes caduques puisque non violents, s'amusent à jouer leur double-rôle. En dehors du plaisir d'être eux-mêmes, une seule volonté : sur ces terres, laisser à chacun le droit de s'exprimer, « Même lui ! ».



LES COWBOYS,
photographies de tournage



image extraite de la vidéo

EN RESPIRANT

Vidéo – 8 min 23 sec – HD – Pal – 16/9 - 2016 - France

avec Léo Landreau

Réalisé dans le cadre de la résidence à La Petite Escalère, jardin de sculptures, à Saint Laurent de Gosse – France.

Production : LPE

En équilibre sur une barque, un homme tente de rester debout et de ne pas chavirer.



Photographie de tournage

NOSTALGIA

Vidéo – 8 min 23 sec – HD – Pal – 16/9 - 2016 - France
avec Jeanne Crousaud

Réalisé dans le cadre de la résidence à La Petite Escalère, jardin de sculptures, à Saint Laurent de Gosse – France.
Production : Musée les Abattoirs, Toulouse.

COLLECTION FRAC OCCITANIE TOULOUSE

A l'aube, dérivant sur un radeau de fortune, une femme chante les lamentations de Didon.



vue de l'exposition à la galerie Bullukian

SOMNAMBULES

Installation de 3 projections vidéos – 55 min – HD – Pal – 16/9 - 2016 - France -
Réalisée dans le cadre de la résidence à La Petite Escalère – Production : Fondation Léa et Napoléon Bullukian.
avec Camille, Jeanne Crousaud, Phil Minton, Josh Smith, Frederic Jouanlong, Grannihild

PRIX BULLUKIAN 2015

Somnambule : « se promener en dormant »

Bien que l'imposante installation de Julie Chaffort, qui donne son titre à son exposition personnelle à la fondation Bullukian, s'intitule *Somnambules*, les personnages qui la hantent paraissent plutôt être atteints de somniloquie. Yeux ouverts, les êtres isolés qui apparaissent alternativement sur les trois écrans de projection ne se promènent que peu. Mais les bouches d'abord closes s'ouvrent pour laisser place à des chants que chacun des six protagonistes vient déclamer a capella, dans un environnement pour le moins surprenant. Derrière Grannihild, entonnant un cristallin « Voyage voyage », la soprano Jeanne Crousaud interprétant le poignant « When I'm laid » du Didon et Énée de Purcell, ou encore Wladimir Rehbander, chef de chœur d'une église orthodoxe, psalmodiant un stichère, se meuvent dans le vent des ciels clairs ou sombres sur lesquels se dessinent des paysages verdoyants. Comme dans d'autres vidéos de Julie Chaffort, *Jour blanc* ou *La barque silencieuse*, des personnages presque muets s'expriment par des mouvements du corps ou des élans musicaux ; ils prennent place dans des espaces naturels suspendus, d'avant ou après la tempête. Les performances musicales des acteurs – à ne pas entendre comme des prouesses mais plutôt comme des prises de risque – se veulent bien plus émouvantes qu'époustouflantes. On songera par exemple à celle du chanteur de death metal Josh Smith, acceptant de déclamer ses compositions sans décorum, avec pour seul public une étendue vibrante de fougères baignée par un ciel blanc.

Camille Paulhan



SOMNAMBULES,
photographies de l'installation à la Fondation Bullukian

« Somnambules »

Texte de Ingrid Luquet-Gad à propos de l'exposition à la Fondation Bullukian

«Le temps est venu de nouvelles alliances, depuis toujours nouées, longtemps méconnues, entre l'histoire des hommes, de leurs sociétés, de leurs savoirs, et l'aventure exploratrice de la nature.». Telle est la thèse de La Nouvelle Alliance, un essai co-écrit par Ilya Prigogine et Isabelle Stengers qui marquera d'une pierre blanche la manière de concevoir les rapports entre nature et culture. Écrit en 1978, ce texte préfigure les entreprises contemporaines de refonte de l'arborescence de nos savoirs – depuis Bruno Latour en philosophie jusqu'à Tim Ingold en anthropologie. A ce titre, la genèse même du livre est programmatique, puisqu'elle voit un Prix Nobel de Chimie et une philosophe des sciences unir leurs forces. Alors que des siècles durant, les sciences de la nature et les sciences de l'homme ont progressé sur des chemins parallèles mais disjoints, alors que leurs langages respectifs se sont singularisés au point de brouiller toute entente possible, il nous faut à présent apprendre à renouer les fils artificiellement séparés qui, ensemble, tissent la matière du monde. Cette injonction ne tombe pas du ciel, mais découle d'une observation historiquement située : pour les auteurs, « nos idées sur la nature ont changé ». Comme un retour du refoulé, la complexité, les instabilités et le chaos se sont progressivement imposés comme une donne indéniable, jusqu'à refaire irruption dans le champ de la science dure, celle-là même qui, depuis la modernité, s'efforce d'œuvrer à la rationalisation de la nature, quadrillée en tous sens par les lois et les mesures.

Or indépendamment de la validation ou non des sciences, la certitude ontologique que la multiplicité et l'instabilité régissent l'univers et affectent la position de l'homme est difficile à chasser. De manière subjective, chacun a pu faire l'expérience de se retrouver absorbé par l'environnement extérieur, au point de se sentir happé et réintégré à une durée immémoriale cyclique. Le travail de Julie Chaffort, dont les films et les vidéos renégocient les points de contact entre les êtres et les choses, s'ancre dans cette expérience première. Comment, alors, montrer à l'image ce que chacun éprouve en son for intérieur ? Comment garder l'incarnation et la co-naissance du monde et du corps, pour reprendre la formulation du philosophe Maurice Merleau-Ponty, tout en déplaçant le regard ? Afin d'élargir le point de vue et de basculer du sentiment à sa représentation, l'artiste fait intervenir un troisième terme : entre le sujets et les choses se dresse le paysage.

C'est lui, également, qui fournit le socle commun à son installation à la Fondation Bullukian. En témoigne, avant d'appréhender le film principal, deux boucles vidéos plus courtes, dont une boucle vidéo de huit minutes, Oline, qui nous confronte à un paysage verdoyant. Dans cette éternité, aucune action ne vient troubler la quiétude, si ce n'est les infimes changements de posture de l'équidé. Ce que nous contemplons dans cette « scène-tableau », un procédé de représentation cher à l'artiste, c'est au final la vie même, cette vie brute que nous oublions souvent de regarder lorsqu'elle ne nous apparaît pas dans un cadre. Comme un prologue, l'œuvre indique le mode d'appréhension de l'exposition : une contemplation cosmique où se rejoignent et se télescopent l'infiniment grand et l'infiniment petit. En effet, aucun indice ne permet d'identifier le cadre spatio-temporel, une stratégie délibérée de la part de l'artiste qui, en faisant le choix de filmer exclusivement dans des environnements non-urbains, souhaite échapper à la surdétermination sémantique qui est celle de la ville.

Pourtant, s'il est placé hors du temps et de l'histoire, le cadre n'est pas neutre. Loin de n'être qu'une toile de fond, le paysage intervient comme un personnage à part entière, filmé de manière individualisée. Le film principal de l'installation, Somnambules, peut alors se lire comme un long portrait en plusieurs facettes dans la tourbière du jardin de la Petite Escalère, situé dans la frontière des Landes et du Pays basque, où Julie Chaffort a réalisé le film les vidéos lors d'une résidence effectuée en 2016. Une heure durant, sur les trois écrans de l'installation se succèdent à l'image sept chanteurs et interprètes lyriques. Chacun (d'entre eux) est filmé seul, face caméra, alors qu'il fait résonner son chant dans l'immensité alentour. Pour l'artiste, le chant représente le véhicule le plus direct de l'émotion, permettant de transmettre une émotion spontanée et pré-langagière. Inspirée par les études de l'écrivain britannique Bruce Chatwin sur les aborigènes d'Australie et la manière dont, pour eux, le chant fabrique un territoire, Julie Chaffort a convié divers interprètes à s'emparer de l'environnement local.

La vidéo s'ouvre sur l'interprétation a cappella du hit de Desireless « Voyage, Voyage » par Grannhild, chanteur qu'elle découvre en tombant par hasard sur l'émission de télévision « The Voice ». Puis, ce sont Camille, Jeanne Crousaud, Josh Smith, Phil Minton, Frédéric Jouanlong et Wladimir Rehbinder qui se succèdent, venus de domaines lyriques aussi divers que l'opéra, la variété française, le métal ou encore le scat. Tous, venus de la France entière et même de Londres, se sont rendus à la Petite Escalère, où ils ont été placés en condition de vulnérabilité totale : sans musiciens, face à face avec l'œil de la caméra, en plein milieu d'une tourbière ou de la forêt, ils ont été contraints de se réinventer et d'improviser. En résulte l'impression de se retrouver face à un récit sans mots, uniquement composé d'intensités croissantes et décroissantes. Un trajet se dessine peu à peu, tandis que les interprètes semblent se répondre et construire ensemble un récit quasi-chamanique. C'est alors le paysage qui devient le véritable personnage ; les chanteurs semblant simplement se charger de traduire et d'amplifier ses états d'âmes, et qui tour à tour se réveille, gronde, s'apaise, s'amuse et s'assoupit.

Si Julie Chaffort a choisi de filmer sans scénario prédéfini afin de mieux pouvoir se concentrer sur chaque portrait individuel, le montage était pour elle l'occasion de réinjecter une certaine continuité – cette narration pré-langagière évoquée précédemment. Un processus éminemment sensitif, précise-t-elle, conçu comme une manière de se raconter une histoire à soi-même à partir de la matière brute des rushes. A la manière d'un rêve éveillé, le rythme de *Somnambules* se moule sur les inflexions de la voix des différents personnages, autant d'apparitions et d'entités de la terre qu'ils racontent. Peu à peu, le mot apparaît et la chanson surgit et serpente au cours des métamorphoses du chant que porte en lui chaque interprète. Loin de se réduire à une fusion totale, l'alliance entre l'homme et le monde vient redonner corps à la pensée de la complexité. Ce n'est alors pas tant le paysage qui devient personnage ni même l'inverse, mais la nature et l'humain qui échangent encore et encore leurs rôles – en un équilibre précaire illustré en contrepoint par la boucle vidéo *En respirant*, montrant un personnage debout en équilibre précaire sur une barque instable.

Comme les aborigènes qui arpentaient le territoire en marchant, les œuvres de Julie Chaffort se construisent autour d'une trame qui reconsidère le corps au sein de l'expérience artistique. Si l'on retrouve dans ses vidéos l'attention au paysage de la tradition des road-movies des années 1970, il serait également possible de rattacher la tonalité générale, à défaut du médium, à une généalogie d'affinités électives pointées par l'historien de l'art Thierry Davila dans son ouvrage de 2002 *Marcher, Créer : déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXe siècle*. Pour Thierry Davila, la marche comme pratique artistique va de pair avec la naissance du modernisme. Se basant sur l'étude de recherches artistiques contemporaines, dont Gabriel Orozco, Francis Alÿs ou Hamish Fulton, l'auteur met en évidence leur sensibilité commune, « un univers où le déplacement est non seulement le moyen d'une translation spatiale, mais également un fait psychique, un outil de fiction, ou encore l'autre nom de la production ».

Chez Julie Chaffort, la marche est immobile mais la traversée du paysage qui en résulte est tout aussi réelle. Sans doute parce que le basculement de paradigme dont nous faisons actuellement l'expérience et la prise de conscience de la partition arbitraire des règnes a permis d'intérioriser la marche – le réel lui-même étant devenu processuel. Julie Chaffort orchestre alors des situations où le corps se transforme en instrument perceptif, se chargeant ce faisant d'aménager de nouvelles voies d'accès au monde : incarnées, dématérialisées et résolument non-monumentales.



photographie de tournage

LA BARQUE SILENCIEUSE

Film – 32 min – HD – Pal – 16/9 - 2016 - France
 Réalisé dans le cadre de la résidence à POLLEN, Monflanquin – France.
 Production : POLLEN, artistes en résidence.
 avec les habitants de Monflanquin

BANDE ANNONCE : <https://vimeo.com/131558838>

SELECTION OFFICIELLE FID MARSEILLE 2016 - COMPETITION FRANCAISE & PREMIER FILM
 PRIX JEUNE CREATION « LE PAVILLON » 2016
 PRIX JEUNE CREATION « PROGRESS GALLERY » 2016
 COLLECTION FRAC AQUITAINE

Qu'est-ce que l'écoute ? Qui, ou quoi, en nous, écoute lorsque nous nous recueillons pour nous laisser traverser par un morceau de musique, un chant, le rythme d'une danse ?

À cet invisible vaisseau qu'est l'écoute, Julie Chaffort a choisi de donner une multiplicité de formes : tantôt un cheval, tantôt une vache, ou encore une barque, un cours d'eau, un paysage, des branches, un boxeur, un danseur, etc.

Dans la région de Monflanquin, dans le Sud-Ouest de la France, elle a croisé des habitants qu'elle fait participer à une suite de tableaux animés dans lesquels dialoguent des « émetteurs » de musique (chanteurs, choristes, instrumentistes, y compris un gramophone) avec des auditeurs, certes silencieux, mais bien actifs.

Le résultat est aussi facétieux qu'émouvant, aussi déroutant que respectueux de tout ce qui s'offre à voir et à entendre.

Chargée donc, cette barque, de personnages hauts en couleurs, costumés de manière voyante, c'est une nef de fous où la folie ce sont les sons, les gestes des sons, les récits muets des sons.

Jean-Pierre Rehm



LA BARQUE SILENCIEUSE,
photographies de tournage



LA BARQUE SILENCIEUSE,
photographies de tournage

«Le roman ne donne pas les choses, mais leurs signes. Avec ces seuls signes, les mots, qui indiquent dans le vide, comment faire un monde qui tiennent debout? Car un livre n'est rien qu'un petit tas de feuilles sèches, ou alors une grande forme en mouvement : la lecture.

Ce mouvement, le romancier le capte, le guide, l'infléchit, il en fait la substance de ses personnages ; un roman, suite de lectures, de petites vies parasites dont chacune ne dure guère plus qu'une danse, se gonfle et se nourrit avec le temps de ses lecteurs.»

(Jean-Paul Sartre, Situations, 1938-1944)

La « visite » de La barque silencieuse de Julie Chaffort à Pollen est une étrange expérience. On est devant et dedans, tout autant extérieur qu'enchâssé à l'exposition, comme l'est le film qui lui donne son titre. Les objets présentés constituent les éléments de la matrice fictionnelle que l'on active mentalement, fragments d'un métamonde articulant et interrogeant le vrai et l'artifice, l'ici et l'ailleurs, le passé, le présent et le futur. Tout se construit, se brouille et se recompose. Ce processus de construction narrative, dans l'esprit du visiteur, renvoie à celui qui innerve le travail de création de l'artiste, dans la composition de son exposition comme dans celle de son film.

Pour édifier le film La barque silencieuse, coeur de ce nouveau monde, Julie Chaffort s'est nourrie du territoire de sa résidence, Monflanquin et ses environs – de ses paysages, de ses atmosphères, de ses habitants, et de leurs activités. Elle a filmé des champs dans le brouillard, des sous-bois en lumière lunaire ; elle a assisté aux séances de répétition de la chorale du Prince Noir, du club de savate boxe française, de l'aviron villeneuvois... Cette matière première, concrète, réelle, a alimenté une fiction, un scénario pensé par l'artiste en résonance avec ses propres mondes.

Dans cette barque silencieuse transparaît ainsi l'inclinaison de Julie Chaffort pour le décalage, le basculement de situations et d'émotions (le passage du sérieux au burlesque, d'un état de tranquillité à une intensité dramatique, du quotidien à l'extraordinaire), la durée et l'endurance – présents dans nombre de ses courts, moyens et longs métrages antérieurs. On y retrouve, aussi, l'importance de la musique et des mots, en écho aux mondes intérieurs de ses personnages.

Les acteurs de La barque silencieuse ne sont pas des professionnels, mais des Monflanquinois que Julie Chaffort a rencontrés. En les observant vaquer à leurs propres activités, chanter, jouer de la musique, boxer, danser, elle a vu en eux des altérités en puissance.

Pour révéler cette dimension cachée, elle a construit des situations spécifiques, rarement anodines : « ces personnes que je choisis, dit l'artiste, je les décale, je les dérouté. Il y a une mise en tension, une mise en danger, la catastrophe n'est jamais très loin ». Ses acteurs ont ainsi accepté des commandes étranges, les menant aux confins du ridicule telle cette magnifique danse-boxe effectuée par un jeune homme en costume rouge à côté d'un joueur de cornemuse, ou de la chute, à l'instar de cet intense flamenco dansé debout sur une barque déséquilibrée à chaque instant, avec pour seule musique le rythme des talons sur le bois.

Dans le film se succèdent ainsi des « scènes-tableaux » confrontant une (ou plusieurs) personne(s) à une (in)action, à un lieu ; y sont intercalés des plans de nature, insufflant des « temps de respiration ». Les personnages sont silencieux, chantent, écoutent de la musique ; une voix masculine lit un texte en off, avec des plages muettes, là aussi. Les mots dits ne sont pas de ceux qui les prononcent : les pensées s'incarnent dans des textes empruntés (un opéra de Karol Szymanowski, des chants occitans traditionnels...).

Le texte lu par la voix-off a été écrit par Julie Chaffort à partir de fragments d'un ouvrage qui lui est cher, La barque, le soir 1 de Trajei Vesaas. Prélevant des mots, des phrases qu'elle poursuit, complète, l'artiste compose un texte pour son scénario, liant tous les éléments. Il accompagne les personnages de ses scènes-tableaux, glisse sur les plans de nature, crée une strate verbale qui se surimpose à l'image et s'en décale aussi, comme s'il avait une vie propre. Si Julie Chaffort insiste sur la prééminence du visuel dans son travail (« tout passe par l'image »), la beauté et l'émotion du monde qu'elle compose tient aussi beaucoup à ces mots lus et chantés.

En confiant à ces lieux et à ces êtres les textes et les musiques qui l'habitent, Julie Chaffort a conçu une hybridation, un monde lui appartenant à elle et leur appartenant à eux (et existant en soi). Cet échange, ce partage d'univers n'a semblé durer qu'un temps, celui de la réalisation du film, chacun étant ramené ensuite à son quotidien. Pourtant, lors de la projection du vernissage, c'est le miracle d'une forme de transfiguration qui a frappé les visiteurs, au-delà des paysages et des personnes « reconnus » aisément. Comme si, soudainement, tous avaient pris conscience que les héros de La barque silencieuse étaient touchés, profondément et dans leur être, par cette grâce révélée à l'écran.

Le dispositif scénique imaginé par Julie Chaffort pour accompagner la projection contribue aussi, ingénieusement, à complexifier le rapport que nous entretenons au réel et à la fiction. L'artiste a choisi, à Pollen, d'occuper l'espace du fond, celui auquel on accède après un passage en coudée. Un sas de (dé)conditionnement en quelque sorte, qui rappelle ceux des expositions surréalistes. Dans la salle, des replis ; l'écran est caché par une rampe de vêtements suspendus à des cintres. Une tête et un arrière-train de biche sont accrochés, en trophée, à proximité d'une photographie de plateau qui ressemble à une photographie documentaire de site (comme si le film n'avait été qu'une capture du réel). Ces éléments, surprenants, constituent autant d'indices d'un envers du décor, d'un monde caché.

Ils prennent sens au visionnage du film. Sur le portique, on reconnaît les « costumes » du film, d'extravagantes moumoutes, une combinaison de superhéros monochrome rouge, des pyjamas un peu discos, des vestons en tweed anglais, des loden à la Sherlock Holmes...

Tout semble sage et désincarné tout d'un coup, comme si les héros s'étaient vidés de leur substance. Et en même temps, on s'interroge ; en enfilant un de ces costumes, à disposition, que devient-on ?



Image extraite de la vidéo

MONTAGNES NOIRES

Vidéo – 7 min 43 sec – HD – Pal – 16/9 - 2015 - France
Production : CIAP de Vassivière, la Région Limousin, la Drac Aquitaine

PRIX 2015 « TALENTS CONTEMPORAINS » - FONDATION FRANCOIS SCHNEIDER
COLLECTION FONDATION FRANCOIS SCHNEIDER

L'absurde incarne la pierre angulaire du travail de Julie Chaffort. Dans *Montagnes noires*, la vidéaste filme la dérive de dix moutons – cinq noirs et cinq blancs répartis selon la couleur sur deux radeaux différents – sur le lac de Vassivière. La brume prend les cimes et les collines, le tonnerre gronde, la pluie crépite. Il n'y a plus rien que ces radeaux de la Méduse qui voguent sans horizon. Leurs passagers s'avèrent plus tranquilles que leurs homologues humains délirants dans le tableau de Géricault, et les eaux, liées à la folie dans l'imaginaire occidental, moins troubles. Ici, domine l'indifférence : celle des animaux à leur sort, celle de l'eau à ses hôtes, celle du reste du monde à ce lac artificiel perdu dans le brouillard. Si le « monde est une scène » comme le concevait Shakespeare, cette scène-là renvoie à une déperdition douce et sans fin, devant laquelle l'homo sapiens, une fois son costume de spectateur enfilé, redevient maître de son temps.

Orianne Hidalgo-Laurier



Vue de l'exposition, Jour Blanc, au Centre Clark Montréal (Canada) - détails

JOUR BLANC

Installation de 3 vidéo-projections simultanées, un caisson de basse, une platine vinyle auto-repeat, un disque vinyle et un moniteur vidéo. 2014 - Production : Zébra 3 / Centre Clark.

(...) Au cœur du triptyque, Julie Chaffort invite le regardeur à observer la nature comme théâtre de ses projections fantasmées. En son centre, une forêt verdoyante altérée et alternant un inquiétant caché/montré au moyen d'une épaisse fumée noire. À sa gauche, et venues enrichir cette vision post apocalyptique, une Bailaora, une femme millénaire et une chanteuse lyrique, telles des figures semblant muées dans l'intemporel, prises au piège et mal menées par la force invisible d'un Éole facétieux. À sa droite, un tourne-disque à l'allure enfantine, trônant seul, en pleine nature, et générant de troublants hurlements de loups, ou comment faire écouter des cris d'animaux morts à une nature vivante. L'œuvre éponyme diffusée ainsi en boucle, devenu l'écrin d'un paysage pluriel où prend place la folie, mise en lumière par l'incessant et flirtant avec la complexe avenue de dessiner l'absence sous de tangibles traits.

Jour blanc se révèle comme contours d'un volume réel et virtuel, un terrain fertile au jeu de l'invisible rendu visible et des apparitions sonores devenues palpables. Des images et sons organiques aux motifs obsédants, pris dans un mouvement de boucle infinie, miroir d'une folie et capables de redonner vie à l'absent, condamnés à se répéter tel Sisyphes et son rocher. Et si l'artiste définit un cadre avant d'en abreuver le contenant, les sens des visiteurs se voient malmenés de sons se dérochant partiellement de leurs faiseurs. Chant et hurlements venus colorer ce que le visuel nous donne à voir, repoussant le "canevas" qui leur est imparti. Le regardeur entre ainsi au cœur d'une proposition installative peuplée d'entités fonctionnant en circuit fermé, à la fois autophages et auto-génératrices. Les images des uns se nourrissant des sons des autres, apportant une nouvelle lecture à l'unique et au tout. Loin de ce qui pourrait approcher un processus soustractif menant, de par ces juxtapositions, à l'effacement du sujet, l'intelligibilité de l'œuvre ne cesse ici de proposer des valeurs ajoutées, telles des strates à la lisibilité plurielle.

Ainsi, si l'intellect et le sensible de Julie Chaffort s'exprime au travers des familiers de l'art contemporain, la plasticienne relève également de l'ailleurs. Celui qui lui permet de construire son identité au moyen de codes cinématographique et théâtraux. bercée de références, l'installation Jour blanc, comme l'ensemble de son travail, cristallise l'attrait de la jeune femme pour les œuvres de l'esprit puisées au cœur du corpus d'illustres penseurs tels Pascal Quignard, Roy Andersson, Apichatpong Weerasethakul, ou encore Aki Kaurismäki. Il n'est d'ailleurs pas surprenant de découvrir que cette proposition doit son nom au poème Jour blanc, d'Arseni Tarkovski (1942), traduisant parfaitement l'état de l'artiste, alors enfant, lors de ses premiers contacts avec la nature. Révélateur d'un état-moment intérieur, Jour blanc amène le visiteur à mirer son enfance, peuplée de mondes parallèles oniriques et empreinte d'un paysage chaotique garant de tous les possibles. (..)

Chloé Grondreau



JOUR BLANC,
images extraites de la vidéo



JOUR BLANC,
images extraites de la vidéo



image extraite de la vidéo

CHIENS-LOUPS

Vidéo-1'30"- 2014 - Canada - Production Zébra 3/Centre Clark.

extrait: <https://vimeo.com/123540577>

Six courtes vidéos en apparence un peu absurdes, dans lesquelles se croisent de vrais et de faux animaux. Dans "Meute", plusieurs chiens de chasse s'approchent d'un caniche noir synthétique posé au sol droit comme un « I », et un peu ridicule avec sa petite langue rose qui sort. Ils lui tournent autour, le reniflent, s'en éloignent, reviennent ; l'un lui urine dessus. L'action semble anodine, et pourtant, elle grince. Le chien appât est aussi un chien en peluche ; succédané animal pour l'homme, il est ici souillé d'un jet d'urine canine. Et dans ce jeu de dupes prime la propension de l'homme à (se) leurrer.

Camille de Singly -
pour l'exposition "Entre Chiens et Loups" à la Progress Gallery



image extraite de la vidéo

PAS UN BRUIT

Film – 22 min. – HD – Pal – 16/9 – 2014 - France / Image extraite du film avec Lucie Chabaudie, Bénédicte Chevallereau, Jérôme Baëlen

Un beau poème panthéiste! La petite remarque de Dhôtel dans sa Rhétorique fabuleuse 'les fleurs ont une existence surnaturelle' trouve en moi un bel écho ici.

Jean-François Dumont

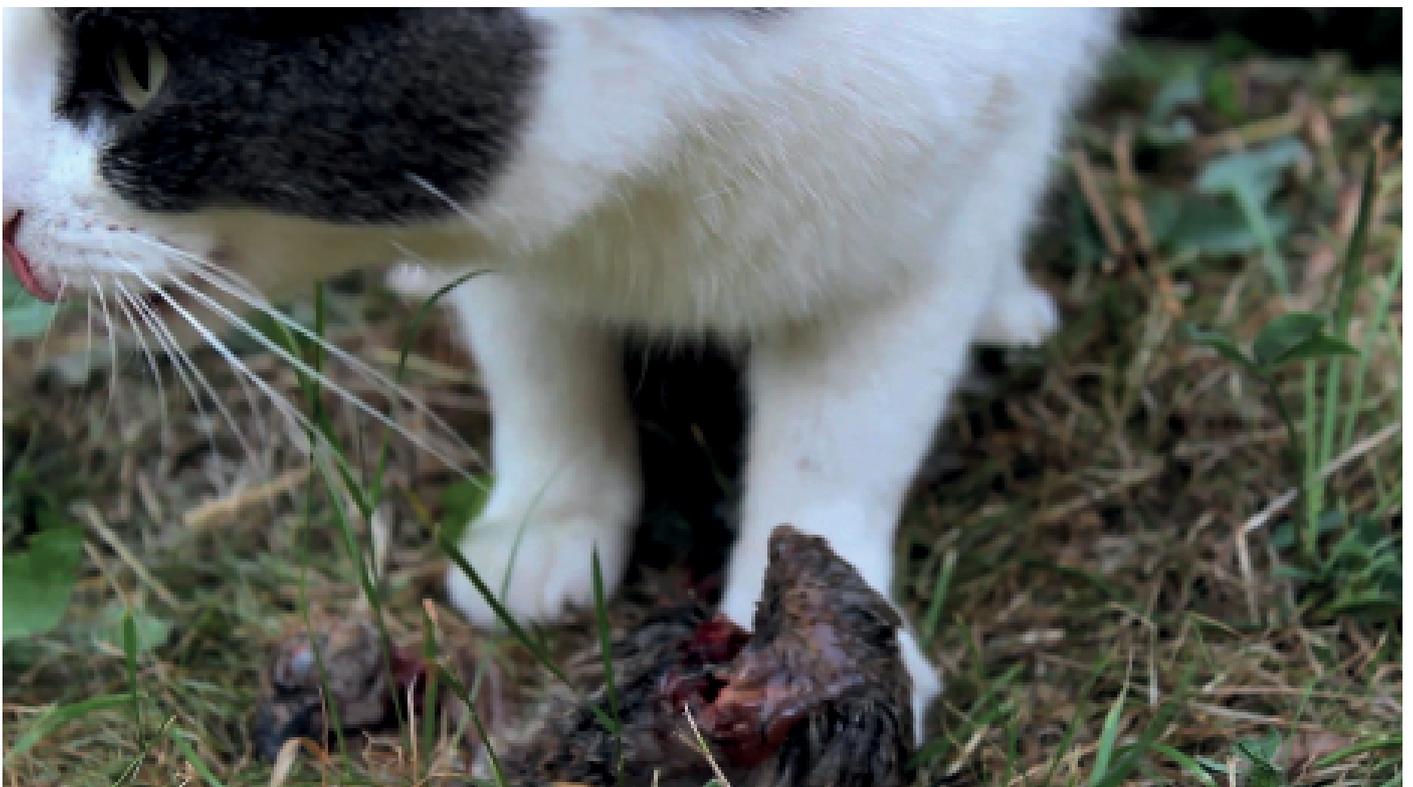
Une nuit d'orage, le père de Unn est abattu.

Se retrouvant seule, la jeune femme décide de parcourir sa terre natale pour retrouver Sighild, son amour d'enfance. Un matin, au milieu d'un marécage, elle découvre Asalk, inconscient, blessé à la poitrine...

"Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme - jusqu'ici abominable- lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? - Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses; nous les prendrons; nous les comprendrons."

Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871.

*Il fallait que je maîtrise ma peur du noir.
N'était-ce qu'un curieux rêve ?
Était-ce bien lui et moi hier soir ?
Oui.
J'allais vers quelque-chose d'inconnu et d'excitant.
Pourquoi cette fascination ?
Ce n'est pas grand chose en vérité.
Les voici,
Que va-t-il arriver ?*



PAS UN BRUIT,
images extraites du film



BANG !

Installation - 31 pianos - 2014

Production : LE CUVIER, Artigues-près-Bordeaux

Un son étrange comme si tout un régiment avait éternué.

Lichtenberg, Le miroir de l'âme

Pianos disposés en ligne, effondrés les uns sur les autres comme des dominos, tels victimes d'une perte d'équilibre, d'une secousse, d'un choc ayant provoqué un grand bruit. L'ensemble d'instruments semble tout droit sorti d'un scénario de film catastrophe, projeté dans une scène de désolation spectaculaire, presque burlesque.



BANG I, 2014

Vue de l'exposition « Art et paysage, les rencontres d'Artigues-près-Bordeaux »
(détails)



image extraite du film

HOT-DOG

Film – 45 min – HD – Pal – 16/9 - 2013 - France

Réalisé dans le cadre de la résidence Le Château au Centre International d'Art et du Paysage de Vassivière – France.

Production : Conseil Régional du Limousin, CIAP, DRAC Aquitaine.

avec Lucie Chabaudie, Bénédicte Chevallereau, Istvan Borbas, Jérôme Baëlen, Aleksí Laisi, Léo Landreau, Cécile Aubague, Nicolas Moreau, Olivier Villanove,...

BANDE ANNONCE : <http://vimeo.com/69536922>

extrait: <http://vimeo.com/69534883>

« (...) after the third viewing, I thought that is the most elegant anti-war film that I have ever seen. »

Istvan Borbas

L'île de Vassivière, son paysage hivernal et les rives lunaires du lac se sont naturellement imposés à Julie Chaffort comme toile de fond pour écrire ce film sur l'île lorsqu'elle y était en résidence.

'Hot-Dog' est une série de situations incongrues où les personnages se confrontent à la nature et à l'artifice. Chaque scène s'apparente, non pas à un décor mais plutôt à une installation dans laquelle un personnage (humain ou animal) vit un événement troublant de son existence. La narration met en avant différents destins sur l'île et le lac de Vassivière dans un climat aride, blanc et gris, froid et brumeux. La brume épaisse et la neige laissent planer une ambiance mystérieuse voire mélancolique qui nous fait perdre tout repère. Le paysage devient alors source de contemplation et de danger, théâtre d'un songe, voire d'une hallucination.



HOT-DOG,
images extraites du film



HOT-DOG,
images extraites du film



HOT-DOG,
images extraites du film

[exclu] "Hot-Dog", film drôle et absurde de Julie Chaffort, en ligne pendant 15 jours

par Anna Hess pour les InRocks

HYPERLINK "<http://www.lesinrocks.com/lesinrockslab/categories/focus-creation-video/>" Focus création vidéo



Julie Chaffort, Hot-Dog, 2013

Un vendeur de hot-dogs déambule dans une île enneigée, croisant sur sa route d'étranges personnages et un pingouin automatisé. Un film touchant, et à l'humour grinçant, que l'artiste partage en ligne jusqu'au 4 septembre. Surréaliste, burlesque, étrange et parfois dérangent, l'univers de la réalisatrice Julie Chaffort se déploie dans les décors merveilleux de forêts mystérieuses et de lacs paisibles, troublés par l'irruption saugrenue de personnages décalés. Réalisé au cours d'une résidence, Hot-Dog est une mosaïque de destins singuliers se croisant dans le paysage hivernal de l'île de Vassivière. A découvrir en ligne jusqu'au 4 septembre.

Quel a été ton parcours, après tes études à l'Ecole des beaux-arts de Bordeaux ?

Plus que la vidéo, c'est le cinéma qui m'a toujours intéressée. Dès que j'ai fini les Beaux-Arts, j'ai eu envie de faire un long métrage et j'ai commencé à écrire un scénario en y associant tous les personnages que j'avais mis en scène dans mes vidéos pendant mes études. Cela a donné *Some Sunny Days*, un road movie expérimental dans les Landes, puis *Wild Is The Wind*, dans lequel j'ai inséré davantage d'éléments plastiques et d'installations. Je construisais déjà mes films par tableaux. J'ai ensuite travaillé en Suède avec le réalisateur Roy Andersson puis j'ai fait la Werner Herzog's Rogue Film School à New York. Au bout d'un moment, je me suis demandée quelle serait ma propre façon de gérer ma production de films. J'ai eu de plus en plus envie de faire des résidences : je suis d'abord allée au HYPERLINK "<http://www.ciapiledevassiviere.com/>" Centre international d'art et du paysage de l'île de Vassivière en 2013, puis au HYPERLINK "<http://www.centreclark.com/fr/>" Centre d'art et de diffusion CLARK à Montréal en 2014, et cette année à HYPERLINK "<http://www.pollen-monflanquin.com/>" Pollen, à Monflanquin.

Qu'est-ce que cela change pour toi de produire tes films dans le cadre de résidence ?

Réaliser des films pose de vraies questions de financement. J'ai commencé par avoir une production classique de cinéma en faisant des dossiers pour avoir des subventions avant de me rendre compte que ma façon de travailler, et de raconter, s'insère plus dans le champ de l'art contemporain. Je ne peux pas écrire le type de scénario demandé pour les aides cinéma, je travaille très rapidement avec des moyens très légers... Les résidences me permettent ainsi d'avoir une discussion artistique avec des personnes qui comprennent ma façon de travailler et qui m'épaulent. De plus, être porté par une structure comme un centre d'art permet une meilleure diffusion du travail.

Le lieu de la résidence influe donc énormément sur le projet, non ?

En effet, et c'est génial. J'aime passer du temps dans un endroit que je ne connais pas, arpenter ces nouveaux paysages. C'est le but de la résidence : faire des rencontres et être poussé à la création. Pour mon film *La Barque silencieuse*, que j'ai réalisé cette année à Montflanquin, je suis allée voir toutes les associations, j'ai passé des soirées au club de théâtre, de chant, d'archéologie, de boxe... c'est à partir de cela que j'ai commencé à écrire. Je suis vraiment partie des gens que j'ai rencontrés et de ce qu'ils savaient faire.

La vidéo Chiens-loups que tu as présentée au concours création vidéo Sosh aime les inRocks lab a-t-elle été réalisée pendant l'une de ces résidences ?

Oui, en 2014 au centre CLARK à Montréal lors de la résidence croisée avec Zébra 3 à Bordeaux. J'ai réalisé pendant cette résidence une installation composée de trois vidéos. La vidéo *Chiens-loups* a été faite en parallèle, je ne l'ai pas montrée dans l'exposition. Elle s'ajoute à une série de courtes vidéos mettant en scène des animaux et leur représentation que je développe petit à petit, sans trop y penser.

J'étais partie filmer des paysages. En fait, je faisais écouter aux paysages de la musique, une bande-son avec des hurlements de loups, sur une petite platine. En revenant à ma voiture, j'ai vu ces trois énormes chiens-loups sur le parking. Je me suis dit que je ne pouvais pas laisser passer ça ! Nous avons tourné une seule prise, entre deux voitures. Il fallait saisir cette chance au vol.

Quel a été le point de départ de Hot-Dog, que tu as réalisé au Centre international d'art et du paysage de l'île de Vassivière ?

J'ai un lien très fort avec le paysage de cette région où j'ai vécu un temps. Lorsque j'ai postulé pour cette résidence, j'ai découvert que « Vassivière » en occitan signifie un troupeau d'agneau. J'ai tout de suite eu en tête l'image d'un radeau flottant sur le lac avec des moutons ! Puis, j'avais été marquée par le personnage d'Ignatius dans le livre de John Kennedy Toole, *La Conjuraison des imbéciles*, un homme érudit et grotesque qui devient par la force des choses vendeur de hot-dogs. Il est affublé d'une carriole qu'il a du mal à faire avancer... J'ai pensé que le fil rouge du film pourrait être un personnage qui pousse, de façon complètement absurde, un chariot à hot-dogs, en plein hiver à Vassivière alors qu'il n'y a personne. A partir de ces deux premières idées, j'ai commencé à construire mes scènes. L'île à cette période est très silencieuse, et j'avais envie d'y faire du bruit ! J'ai donc imaginé une sorte de fin du monde où les personnages essayent de s'enfuir. Je voulais mixer plein de personnes différentes, jouer du trop. C'était le plus gros projet que je réalisais alors, beaucoup de monde y a participé, et les conditions climatiques de tournage étaient intenses : il neigeait, grêlait, pleuvait... c'était éprouvant.

Tes films sont composés de successions de tableaux, qui sont autant d'interventions dans le paysage. Celui-ci prend une place très importante : il entre en interaction avec les objets, ou personnages, décalés que tu y places, créant ainsi ce sentiment d'étrangeté, de surréalisme particulier à ton travail...

Le paysage est en effet un personnage en tant que tel. Je passe beaucoup de temps à faire du repérage, le choix des lieux étant primordial. Pour moi la vie se passe dehors, je n'arrive pas à imaginer des choses en intérieur. J'adore me balader avec mes nouvelles trouvailles et chercher ce que je peux en faire. C'est comme si j'avais plein de jouets et que je m'amusais en les associant. Ce sont des images qui me viennent et que j'ai envie de travailler. Ça part de l'amusement, de la découverte d'un objet et d'une connexion qui se fait avec un lieu.

Ce que j'aime en filmant dehors, c'est qu'il y a beaucoup d'éléments imprévisibles. Tu arrêtes une date de tournage sans savoir s'il fera beau, s'il va pleuvoir ou avoir du vent, s'il va faire froid... Tourner dans des conditions compliquées, comme filmer une danseuse de flamenco sur une barque, c'est déjà une performance en soit : pour elle qui danse sur ce sol instable, et pour moi qui suis également sur une barque avec ma caméra. Il faut tout le temps s'adapter. C'est un élément très important de mon travail. L'installation avec les ballons-zèbres ne marcherait pas s'il y avait trop de vent, ils tomberaient tous par terre. Ce sont à chaque fois des moments de grâce.

par [HYPERLINK "http://www.lesinrocks.com/auteur/annahess/"](http://www.lesinrocks.com/auteur/annahess/)

Anna Hess

le 20 août 2015 à 11h54



image extraite du film

WILD IS THE WIND

Film – 72 min – HDV – Pal – 16/9 – 2011 - France

Production : Conseil Régional d'Aquitaine, Christophe Ballangé

avec Thomas Giraud, Lionel Ienco, Jean-Raphaël Bobo, Lucie Chabaudie, Bénédicte Chevallereau,...

BANDE ANNONCE : <http://vimeo.com/45495993>

Ce film tient, d'une certaine manière, triplement de la fiction, de la science-fiction et de la comédie musicale. Il échappe toutefois au cadre conventionnel de ces genres dans le sens où chacune des séquences qui le composent possède sa propre autonomie et sa propre identité. L'une après l'autre, ces séquences plongent le spectateur au cœur d'un monde surréel et énigmatique, de lieu en lieu, pris dans le mouvement et la quête du personnage principal.

La répétition de scènes quasi-identiques, au détriment d'une temporalité linéaire, brouille toute tentative d'interpréter cette narration morcelée.



image extraite du film

SOME SUNNY DAYS

Film - 98 mn - 16/9 - Pal - DV - 2009 - France

Film autoproduit

avec Thomas Giraud, Lionel Ienco, Jean-Raphaël Bobo, Lucie Chabaudie, Bénédicte Chevallereau, Aurore Aulong, Alice Fahrenkrug, Jocelyne la poule, Eustache l'escargot...

BANDE ANNONCE : <http://vimeo.com/29679088>

Film contemplatif, absurde et silencieux.

Nous sommes plongés dans un monde "extra" ordinaire, décalé.

Les personnages n'ont aucune identité sociale particulière et se rencontrent tous de manière fortuite. Ils sont obligés, par la force des choses, de se supporter jusqu'au moment où ils peuvent enfin s'échapper.

Les personnages parlent peu ; le minimum vital pour essayer de se comprendre mais aussi par politesse ; le son des grillons, des mouches, de la forêt, des pins, de l'eau sont bien plus présents que leur voix.

Le spectateur éprouve les longs plans séquence qui inscrivent la durée du temps qui s'écoule. Les actions se dissolvent peu à peu dans le paysage et laissent place à l'attente (d'un événement?).



Photographie de voyage

L'ABCdaire du 6eme VOYAGE EXTRA-ORDINAIRE

Documentaire vidéo - 14 mn - 4/3 - PAL – DV – 2010 - France
Production : le collectif La Grosse Situation

Film : <https://vimeo.com/19432325>

Sur l'autoroute A65, Julie Chaffort a emboité le pas : réaliser un roadmovie à partir de la marche des trois intrépides comédiennes du collectif « la Grosse Situation » sur une autoroute en construction, soit parcourir 150 kilomètres à pied sur bitume un début décembre 2010.

BIOGRAPHIE

Pour Julie Chaffort, le cinéma est un médium dominant, naturel, qu'elle choisit très tôt de développer, à l'école des beaux-arts de Bordeaux où elle étudie, puis auprès de Roy Andersson qu'elle assiste, et de Werner Herzog dont elle suit le séminaire à sa Rogue Film School.

Les vidéos de Julie Chaffort mirent le paysage, le toisent et le parcourent ; on y croise des hommes au destin tragique et des héros aussi beaux que les chants qui les accompagnent – peut être pour en donner la mesure. Les gestes accomplis sont tout à la fois drôles et absurdes, l'avenir toujours incertain et les paroles s'envolent, attrapées par les branches d'une forêt ou englouties dans les eaux d'un lac. Les récits s'écrivent entre les longs plans-séquence et se devinent dans les détails que la lenteur permet d'observer comme l'on admire une nature morte.

L'artiste ouvre des univers parallèles, atemporels et insituables, où le monde se signale à nous par ses infimes déplacements et l'infinité de ses signaux – étrangement menaçants.

En 2013, Julie Chaffort expose au Centre International d'Art et du Paysage de Vassivière, le film « Hot-Dog », moyen-métrage qu'elle y a réalisé la même année en résidence.

L'année suivante, elle présente sa première exposition personnelle « Jour Blanc » au Centre Clark de Montréal, avec des installations vidéos et sonores créées in situ.

En 2015 lors de sa résidence à Pollen à Monflanquin, elle réalise le moyen-métrage « La barque silencieuse » ; ce film, « aussi facétieux qu'émouvant, aussi déroutant que respectueux de tout ce qui s'offre à voir et à entendre » pour Jean-Pierre Rehm, est sélectionné en 2016 en compétition française et premier film au FID Marseille. Il est également projeté à la galerie Thaddaeus Ropac à Paris Pantin lors de l'exposition Jeune création 66ème édition et remporte deux prix indépendants, avec deux expositions à la clé, l'une pour la Progress Gallery, « Entre chiens et loups », et l'autre pour la galerie du Pavillon à Pantin, « Les cowboys », sélectionné également au FID 2017. Julie Chaffort remporte en 2015 le prix Bullukian et crée « Somnambules », une exposition personnelle présentée à la fondation. L'artiste a été lauréate du prix « Talents Contemporains » 2015 de la fondation François Schneider pour l'œuvre « Montagnes Noires » et obtient la même année, le prix Mezzanine Sud et expose au Musée des Abattoirs de Toulouse.

Le film « La barque silencieuse » entre en 2017 dans la collection du FRAC Aquitaine ainsi que la vidéo « Nostalgia » dans celle du FRAC Occitanie Toulouse. En 2018, Julie Chaffort est lauréate du prix Mécènes du Sud Montpellier-Sète et obtient en 2019 la bourse de soutien à la création du CNAP pour l'élaboration de son projet vidéo « PRINTEMPS » dont une exposition monographie du même titre est présentée à l'ancien palais épiscopal des musées de Béziers avec le soutien de Mécènes du Sud Montpellier-Sète en 2020.

Son dernier film « Légendes » a fait partie de la compétition officielle française et la compétition CNAP du FID Marseille 2020.

<http://www.dda-aquitaine.org/fr/julie-chaffort/>